

# De la magie de l'opposition et du génie du désaccord

Patrick KALASON\*

**Résumé :** Les propos de cet article s'inscrivent dans une démarche qui consiste à rétablir dans sa fonction seconde en sciences humaines et sociales l'approche dite cartésienne comme étant la conséquence cartographique d'une approche préliminaire trifonctionnelle (*trikalienne*) telle que l'a mise au jour le philologue

Georges Dumézil. Le tout permettant de faire entrer les sciences de l'information et des communications dans une dimension constructale quelques soient les problématiques soulevées.

**Mots clés :** méthode, signe, système, théorie constructale

\*\*\*

## *The magic of the opposition and the genius of disagreement*

**Abstract:** The comments of this article join a step which consists in restoring in its second function in human and social sciences the said approach Cartesian as being the cartographic consequence of a preliminary approach trifonctionnelle (*trikalienne*) such as brought to light

it the philologist Georges Dumézil. The whole allowing to admit the sciences of the information and the communications to a constructale dimension whatever the issues raised.

**Key-words:** method, sign, system, constructal theory

\*\*\*

---

\* Doctorant, Université Paul Sabatier de Toulouse, LERASS, kalasonpatrick@hotmail.fr

### **La pensée triviale et la pensée des contraires : l'art de noyer le poisson**

Comment la compréhension est-elle réalisable ? Est-elle la conséquence d'un dénie ou du génie ? Procède-t-elle d'un désaccord ou d'une opposition ?

Certes convient-il de faire la distinction entre compréhension et connaissance. Tout comme entre opposition et désaccord. Le propre du génie n'est-il pas d'être incompris ce qui tendrait à expliquer pourquoi une connaissance n'est rien tant qu'elle n'a pas été comprise et qu'il faille en substance que le génie se fende d'inventer la lampe à huile afin de pouvoir être appréhendée ? C'est ainsi que pour faire connaissance la compréhension doit tenir dans la main. Une démarche qui pour gagner en altitude doit passer par les fourches caudines de l'humilité. Faute de cette conversion génie et connaissance restent dans l'éther. Le nuage doit être concentré dans la lampe pour qu'une connaissance fasse consensus. Il ne suffit malheureusement qu'une connaissance dise vrai pour qu'elle soit considérée comme juste en sorte que penser juste pourrait bien n'être fondamentalement qu'une compromission apaisante pour éviter un désaccord et se passer d'une opposition.

On pourrait aussi, pour introduire ces questions sortir les violoneux de la littérature scientiste pour nous enchanter d'une belle formule du type : « La connaissance est le mode fondamental par lequel l'homme se rapporte au monde. Toute compréhension s'inscrit sur un fond de « pré science » qui est un signe de sens dans le champ des possibles, un point de lumière dans l'obscurité de la caverne de l'incertain, une boussole pour la gouvernance d'un bateau ivre ». Définition qui en termes triviaux serait à juste titre évacuée d'un revers de main par le quidam considérant qu'y adhérer reviendrait « à se faire embobiner » et de conclure par : « Whouai. L' bouffon il a fumé la moquette ». Pas de flottement avec la pensée triviale. Son exigence première : simplicité et utilité. Elle attend du génie le caractère pratique du levier qu'elle préfère à l'esthétisme d'une phrase bien balancée. Mais foin des angélismes entre ces contraires apparents. L'herméneutique qui cherche le sens dans l'interprétation tout comme le trivialisme qui ne veut pas s'y engager tant que le jargon sera celui des salons, tous deux opèrent sur fond d'une même structure intellectuelle de nature oppositionnelle : l'un pour se mettre en valeur, l'autre pour dévaloriser le premier.

Dans son ouvrage sur « Les Structures intellectuelles » R. Blanché entreprend la description des structures naturelles de la « pensée commune » en l'opposant à la pensée scientifique (pas celle des jargonneux) (Blanché, 1966).

Son hypothèse tiendrait dans les fondements à partir desquelles se présenterait la pensée commune. Sa constitution serait essentiellement de nature oppositionnelle tout comme pour nous l'herméneutique moderne serait trans-oppositionnelle aux disciplines connexes et à la logique cohérente en ayant pris pour fondement l'ontologie dans la conduite du langage. Par ce subterfuge l'herméneutique jette les bases de sa démarche à partir de la prise en compte de « l'universalité du langage ». « La langue est [...] le médium universel dans lequel s'opère la compréhension même, qui se réalise dans l'interprétation. ». Or cette allégation est fautive même si la phrase est belle. Car si mot « herméneutique » signifie bien en grec interprétation et caractérise la discipline, les problèmes, les méthodes qui ont trait à l'interprétation et à la critique des textes, en dépit de cela cette critique n'est possible trifonctionnellement qu'entre le signifiant et la signification c'est-à-dire entre et à partir d'une forme cognitive normative et logique (l'école classique grec aristotélicienne). D'autre par si le mot compréhension a bien pour signification d'être une préhension partagée (entre le signifié et le signifiant), elle ne peut être sujette à interprétation d'autant que trifonctionnellement, toujours la compréhension met en œuvre la pensée analogique et normative en sorte que n'opérant aucun lien avec le pôle logique (signification) la compréhension ne peut se réaliser par le biais de l'interprétation. Cette démonstration sur une involontaire escamotage épistémologique s'avère d'autant plus exacte si l'on se réfère au triangle phonétique de Jakobson que la phase première de la structuration du langage a pour objet de constituer un registre de signification (alternance cognitive entre logique et norme) par l'axe volcanique des sonorités avant de se connecter à l'axe consonantique des tonalités (cognition analogique et normative, entre signifié et signifiant), registre des connotations (phase 2 et 3 en rétroaction).

La posture herméneutique devrait alors être établie selon le protocole suivant ainsi formulé : « la langue est le médium par lequel la signification permet d'intégrer la compréhension aux fins d'établir une connaissance [cf. phase 7 Jakobson] en passant par le biais de la dénotation (signifié en interaction avec la signification [cf. phase 5 Jakobson]) confrontée à l'interprétation [cf. phase 6 Jakobson].»

On peut dès lors se demander s'il y a bien lieu de faire une place particulière aux diverses chapelles des « sciences herméneutiques » en ce sens que cette théorie qui se veut interprétative semble relever plutôt d'un schéma de compréhension que d'un schéma d'explication somme toute à portée locale. En revanche en prenant valablement en compte l'intentionnalité qui les anime peut-être laissent-elles entrouvrir la porte à ce barycentrage épistémocognitif trifonctionnel que nous avons supputé dans un chapitre précédent et appelé 'patanomie. Il est vraisemblable que prise sous cet angle la théorie herméneutique permettrait de fournir une appréhension cartographiée des problématiques communicationnelles, d'en dégager des principes d'orientation pour une structuration dynamique des systèmes à partir

de ce seul réel qui résiste à l'histoire : les flux. Devenue instrument d'alerte parce que disposant d'instruments métrologiques, l'herméneutique deviendrait alors une science prédictive. Ce qui est le propre de toute discipline qui se veut scientifique. En somme quitter cette impasse du couple interprétation – compréhension prétendument capable, en se passant de la signification, de parler du sens à partir de signes internes. Le phlogiston alchimique. Pitié pour la pythie romantique ! Et qu'en est-il réellement de son fameux carré (d'Apulée) visionnaire après que nous nous ayons conclus à l'infaisable du triangle sémiotique tel que malencontreusement paramétré dans sa version d'Ogden et Richards, revue et corrigée par Ullmann?

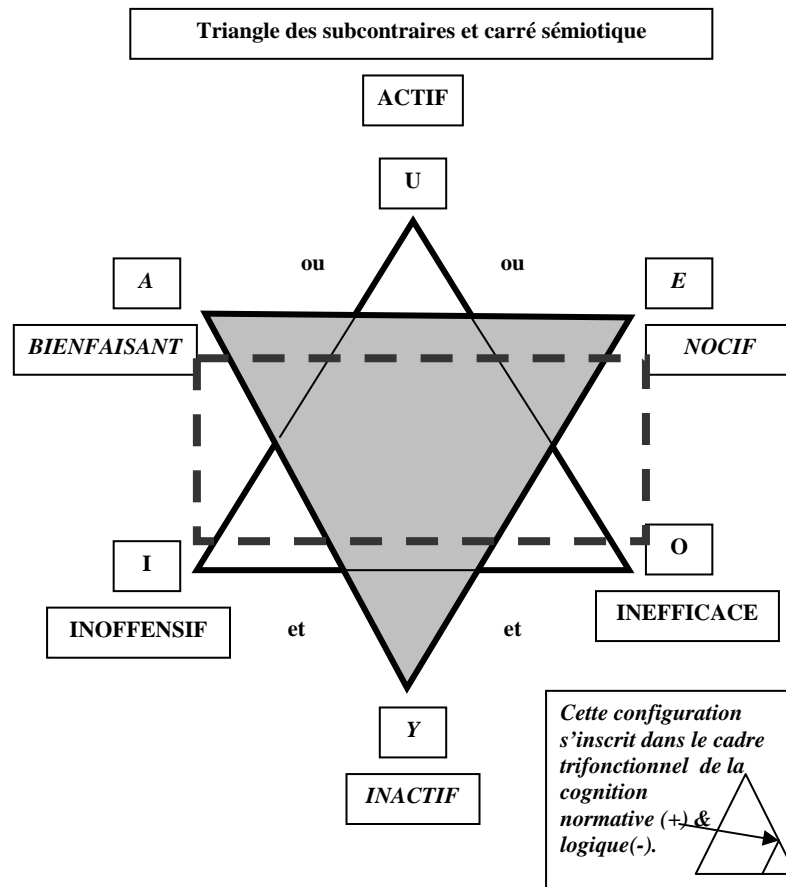
Démonstration vient peut être ici d'être faite qu'un désaccord, à condition qu'il ne fût pas oppositionnel, puisse faire l'objet d'une orientation synergique intéressante .pour aller plus avant sur la thématique concernant le présent chapitre.

La matrice de R. Blanché, qui traite de ce point névralgique qu'est la pensée normative, est constituée par le schème de couples de contraires contrastés, de paires de termes bipolaires. Cependant le schème originel tend à s'organiser en constellations dont il existe des variétés plus ou moins générales et dont l'analyse permet d'étudier les degrés variables d'affinité. R. Blanché reprend, tout à fait à propos en cohérence de champ avec cette problématique, la doctrine aristotélicienne classique des types d'opposition (contrariété, contradiction) [forme cognitive située entre pensée normative et logique] et se propose tout d'abord de la clarifier en la transposant du cadre ordinaire de l'analyse des propositions à celui de l'analyse des termes, c'est-à-dire des concepts. Il envisage aussi de la compléter et de la généraliser à partir de la présentation traditionnelle qui lui a été donnée sous la forme du carré d'Apulée, avec ses quatre postes A, E, I, O ; il considère celle-ci comme une structure non saturée, à laquelle il y a lieu d'adjoindre deux postes supplémentaires U et Y. La structure tétradique du carré d'Apulée est ainsi transformée en une structure hexadique ou étoilée, dont la première représente une forme affaiblie. Un exemple linguistique d'une telle structure oppositionnelle complète peut être donné à propos des qualités diverses que peut comporter la valeur d'un médicament.

Précision ici que le carré d'Apulée est aussi celui à partir duquel fonctionne le carré herméneutique et en plein champ du propos de renvoyer à la pensée romantico-apologète du chapitre précédent.

Sur la vie d'Apulée la documentation est assez abondante. Augustin, dans « La Cité de Dieu », l'appelle le « philosophe platonicien de Madaure » (Saint Augustin, 1994). Mais c'est Apulée qui nous renseigne de la façon la plus substantielle sur lui-même dans ses discours et notamment dans une Apologia où il se défend contre une accusation de magie (il aurait ensorcelé une riche veuve pour parvenir à l'épouser). Lors du procès, en 158, Apulée a un peu plus de trente ans. Grand voyageur et

admirateur de Platon il a écrit des vers, a étudié les sciences naturelles et s'est fait initier à un grand nombre de cultes à mystères (Liber, Esculape, Isis...).



« Apologia » n'est pas seulement une source biographique qui met au jour le talent d'Apulée. Pour répondre à ses adversaires, celui-ci emploie un curieux système de défense semi-indirecte. Insistant d'abord sur des griefs accessoires, il joue de l'ironie : « Être beau et savoir parler ! Graves accusations que je voudrais bien mériter ! » Mais surtout, il se justifie en profondeur au lieu de limiter le débat. La seconde partie du discours, directement consacrée à l'accusation de magie, en constitue le moment essentiel. Apulée définit la magie comme un « art agréable aux dieux immortels » et, si c'est autre chose, se félicite d'être accusé parmi tant d'autres

philosophes incompris ; puis il passe en revue une série de faits litigieux (achat de poissons, chute d'un enfant, examen d'une femme épileptique, possession d'un talisman ou d'une statuette de Mercure). Et lorsqu'on en arrive à l'épisode du mariage, celui-ci, replacé dans l'ensemble d'une vie, a pris de minces proportions. On retient surtout quelques morceaux de bravoure ; l'affaire du miroir (on l'accusait d'en porter toujours un) présentée en une longue série de questions oratoires sans qu'on sache jamais si ledit miroir a existé ou non ; celle des poissons où l'abondance des hypothèses fantaisistes et pittoresques sur les motifs d'un achat de poissons fait attendre longuement la vérité : Apulée fait des recherches scientifiques sur les poissons. Il reste qu'à la question de savoir si ce maître d'éloquence, si ce philosophe enthousiaste a pour le moins flirté avec la magie, on est tout à fait tenté de répondre oui. Apulée, une rhétorique ou l'art de noyer le poisson ? Mais peut être aussi la naissance d'archétypes cognitif laissant libre cours à de coupables interprétations...

Le double triangle inversé des subcontraires est une généralisation du carré d'Apulée en structure étoilée permet de dégager de nouvelles formes d'oppositions (soit binaires, soit ternaires) entre les différents termes et, en outre, d'établir une échelle des degrés de force de la négation, mis en jeu par ces différents types d'oppositions. La doctrine classique ne reconnaît que deux formes fondamentales d'oppositions. En premier lieu, la contrariété stricto sensu, ou contrariété-contraste, concerne les extrêmes d'un même genre et s'établit entre les deux postes A et E (bienfaisant-nocif). Les deux termes ne peuvent pas être vrais ensemble du même sujet. Mais ils peuvent être faux l'un et l'autre (FF). La contrariété-contraste représente la forme la plus forte de négation, le degré d'opposition maximale entre termes. En second lieu, la contradiction, ou contrariété-incompatibilité, concerne l'exclusion mutuelle des termes et s'établit entre les couples de postes AO, ou EI (nocif-inoffensif). Dans ce cas également, les deux termes ne peuvent être vrais ensemble du même sujet. Mais, si l'un est vrai, l'autre est faux et vice versa (VF). Cette forme d'opposition représente une forme de négation plus faible que la précédente. Cependant, il y a lieu de considérer aussi - ce que ne prend pas en considération la doctrine classique - la forme d'opposition existant entre les subcontraires, c'est-à-dire entre les postes I et O (inoffensif-inefficace). Les deux termes peuvent être faux, mais ils peuvent aussi être vrais tous deux, ou seulement l'un d'eux, du même sujet. Il s'agit donc d'une forme encore plus faible de négation. Enfin, la relation entre les subalternes, qui s'exerce entre les couples de postes AI et EO, est d'un caractère particulier. L'un des deux termes, le subalterné I (inoffensif), représente le degré affaibli de la qualité de l'autre terme, le subalternant A (bienfaisant). La structure oppositionnelle à six termes introduit la notion de triades d'opposés, tandis que la structure hexadique représente la forme parfaite, saturée, de l'organisation oppositionnelle, que les constellations d'opposés qui ont cours dans l'usage de la langue sont loin de toujours satisfaire. Au contraire, il est fréquent de rencontrer des formes affaiblies par rapport à l'hexagone logique, d'un type différent de celui du classique carré d'Apulée. Blanché donne de nombreux exemples

d'organisations triadiques, tétradiques, par exemple en croix latine (AUEY), ou pentadiques (AIYOE). Ainsi, le triangle des contraires AEY permet de prendre en considération une autre forme de contrariété, que Blanché appelle contrariété diamétrale et dont les termes extrêmes sont répartis de façon symétrique autour d'un médian. L'usage en est très fréquent dans la langue : souvent-quelquefois-rarement, chaud-tempéré-froid (AYE). Cette forme de contrariété, lorsque l'usage de la langue la réalise, comporte un degré de force de la négation intermédiaire entre les contraires sans médian AE et les contradictoires AO.

Blanché envisage aussi d'un point de vue génétique la structuration des formes oppositionnelles dans la pensée commune. Celle-ci est d'abord entièrement fondée sur l'opposition des contraires, c'est-à-dire sur l'opposition maximale organisée en couples antithétiques, selon la structure binaire AE. À partir de cette structure, on verrait apparaître les postes des contradictoires (AO, EI) ou bien alors, selon un autre procédé, le terme moyen ou neutre Y et sa négation U. L'opération la plus élémentaire de la pensée serait la négation (cela fut aussi l'opinion de Freud). Lui serait associée la conjonction (et), alors que l'apparition de la disjonction (ou) serait tardive. C'est du reste sur le couple de la négation et de la conjonction que repose l'expression du principe de contradiction : pas à la fois p et non-pas.

Le principe de la conceptualisation gémellaire propre à la pensée commune est particulièrement persistant dans l'expression des qualités sensibles, affectives et morales, tout en convenant peu à la pensée technique et scientifique. Cependant, l'antagonisme n'est pas complet entre la structure oppositionnelle, propre à la pensée commune, et la structure graduelle, propre à la pensée scientifique. Tout d'abord, l'ancienne structure persiste dans la vie quotidienne à côté du mode scientifique de pensée. Il est assez fréquent aussi qu'une structure étoilée puisse tolérer d'être lue dans un ordre linéaire, par exemple la série chaud-tiède-tempéré-frais-froid (AIYOE). Mais, dans le champ de la science elle-même, la pensée par opposition subsiste à côté de la pensée par dimensions.

Notons que si dans le champ même de l'épistémologie des sciences humaines, Gilles Gaston Granger a défini la notion même de structure comme « un système d'oppositions et de corrélations », cette proposition n'est acceptable que dans le sens d'un cadrage générale, d'un double vecteur structurel que nous avons cerné comme étant en fait celui des « organes de commande » (opposition) et des « organes d'informations » (corrélation), le système interne reste lui de nature trifonctionnel. Ce n'est pas le cadre qui fait l'œuvre qu'il contient (Granger, 1960).

Ce qui distingue la pensée triviale de la pensée scientifique tient au fait que vont interagir diverses formes cognitives alors que la pensée triviale se concentre sur la pensée normative pour assimiler sélectivement d'autres données provenant de la logique et de l'analogie. Elle n'intègre les signes extérieurs que lorsqu'ils sont

soumis par des instances liées principalement aux organes de liaison. C'est l'expression d'une mémoire centrale inhibé, chargée du tri sélectif de l'information et de son classement dont la fonction est essentiellement le questionnement. Une cognition enfantine en désir de devenir par tâtonnements et babillages [Axe volcanique des sonorités phase 0 et 1 « m, p ver a »] sans intérêt envers les commandes de liaison (signifié et signification) autre qu'alimentaire. Emmagasiner de l'information et opérer des tries.

En revanche lorsque la pensée est structurée, le système cognitif normatif nono polarisé (sommet en bas à droite qu système trifonctionnel de la connaissance) est pour l'essentiel en attente de solutions et essentiel à prendre en compte sur le plan scientifique. C'est celui qui permet, par volonté de complétude, l'aspiration de la recherche fondamentale vers la recherche appliquée (attraction d'un pôle vers la zone qui lui est opposée). La connexion peut ensuite s'opérer avec la zone sceptique et aristotélicienne. On pourra alors raisonnablement parler de connaissance et ainsi situer la connaissance au point d'interaction des 3 pôles et 6 zones cognitives. En revanche la pensée triviale opère par opposition qui externalise les positions hors du triangle fonctionnel, ce qui la distingue de la pensée scientifique, lorsqu'elle l'est authentiquement, qui opère à partir du désaccord centralisé alors potentiellement synergique. C'est pour cette raison vraisemblablement que les stratégies de régulation des « commandes de liaison » imagineront des subterfuges dogmatiques miroirs pour permettre l'évacuation des pressions ou des dépressions qui animent l'univers clos de la pensée cognitive triviale.. Cela donnera entre autres formes d'expression à la caricature (équilibrer les pouvoirs du signifié), à l'humour (s'évader des carcans de la logique, la signification) et aux mots d'esprit et autres aphorismes pour pondérer les exagérations du signifiant. Les soupapes de décompression de l'obsession.

### *Si je t'aime, prends garde à toi...*

Ce caractère obsessionnel de la pensée triviale peut virer à la magie lorsque l'environnement intellectuel ne peut fournir d'explication aux phénomènes perturbants. Cette forme assez nettement mono polarisée de la cognition est en perpétuelle recherche d'équilibre entre les extrêmes du donner et du recevoir. Elle est mal à l'aise dans les nuances sauf dans l'analyse de la raison d'être de la soumission pouvant tourner à l'extrême violence lorsque les appuis viennent à céder. Contrairement à ce que pensait M. Mauss, ce n'est pas le domaine du don mais de la réciprocité d'intérêt qui anime son système. Mais c'est aussi une banque qui fixe les valeurs ou qui en ajoute. Monde du signifiant, des tabous, de l'intériorité plus attiré par la signification que par le signifié qui pourtant est son complémentaire de régulation avec la signification. Monde fait aussi d'allégories que l'on associerait faussement à celui du symbole si l'on ne faisait la distinction



entre signifiant et signification, car *allégorie* à l'époque de Plutarque avait le sens de « signification caché ». Cette signification recherchée n'entre en réalité pas dans l'ordre de la logique mais dans celui de la norme déterminée qui conduit à la réussite où à l'échec. Ce point névralgique de recherche de l'information à l'état pur se retrouvera dans le roman arthurien de la quête chrétienne médiévale du Graal, et à la même époque dans la Kabbale juive et le Da'Wah musulman : « Qui détient l'arcane des lettres détient les clefs de la création ». Une sorte de tâtonnement de l'enfant qui teste son entourage pour isoler par ses réactions les limites de ses droits et de ses devoirs afin de se constituer une mémoire vive à partir de la mémoire archaïque, mais qui d'une certaine manière ouvre sur l'horizon de la systémique et de la pensée complexe. La recherche d'indices : « Cet obscure objet du désir » fait de curiosité, d'inquiétude et d'une volonté d'autre chose. Le pourquoi posé sur le mystère qui se cultivent dans la réciprocité. C'est l'univers de la grotte, du « connais-toi toi-même » psychanalytique mais aussi celui de la gorgone tentaculaire (triangles tentaculaires des subcontraires) à l'origine du masque rituel (carré sémiotique : bouche, yeux, nez oreilles) comme représenté sur la coupe Attique : une tête de gorgone entourée de quatre yeux (500 av. JC). C'est l'univers de la fécondité, des offrandes mais aussi des sacrifices sanglants, des processions tentaculaires. D'une manière générale, les usages indo-européens et les usages crétois semblent confluer dans sa célébration (même racine entre le mot initié et mystère). Certaines cérémonies sont secrètes, réservées : *une enfer pavé de bonnes intentions* et d'austérité consentie autant que par amalgame un puisard d'aberrations idéologiques résiduelles quand bien même les symboles initiatique utilisés se voudraient fécond. Ainsi la swastika de la religion indoue dont sens de *svasti* signifie « bonne santé, bonne fortune » qui prise sous la forme interjective de *Svastika* peut se traduire par « ce qui apporte la bonne fortune, ce qui porte chance ». Le swastika inscrit dans un carré peut être retourné selon une ligne sagittale donnant deux versions de sens opposés, facilement identifiables visuellement, mais difficilement exprimables dans certaines langues. En sanscrit, les deux formes portent des noms qui diffèrent par le radical : « bon » pour l'une et « mauvais » pour l'autre. Une forme de carré sémiotique. C'est l'un des plus anciens symboles de l'humanité pourtant détourné des impensés d'un romantisme déchu par le nazisme allemand en quête d'une soi disante pureté arienne sous la dénomination...de croix gammée !

Le mot *allegoria* a remplacé tardivement chez les Grecs, à l'époque de Plutarque, le mot *Opinia* (opinion) pour désigner la « signification cachée ». Mais ce changement de terme s'accompagne d'une restriction de sens : on désigne par le mot *allegoria* une forme de l'exposé littéraire plutôt qu'une méthode d'interprétation. Les grammairiens latins ont confirmé ce point de vue en présentant l'allégorie comme une figure de rhétorique, la métaphore continuée pédagogique (Quintilien).

Dans la rhétorique et la théologie médiévale, à mesure qu'on s'élève dans la hiérarchie de la spiritualité, l'allégorie déploie à cette époque des sens analogiques, tropologiques, anagogiques dans le cadre d'une pensée normative. Sa finalité est esthétique mais elle n'est ni fondamentalement analogique (signifié) ni tropologique (signification) mais instamment normative. Plutarque le déclare expressément ne voulant aucunement en composant ses « Vies » faire œuvre d'historien, mais uniquement peindre des caractères. Ses héros ne sont que de remarquables exemples, des figures représentatives de l'humanité aux prises avec ses passions, victorieuses ici dans le vice, vaincues là dans la vertu. Ce qui distingue fondamentalement le mythe de la légende. Les « Vies » sont en somme la vérification sur dossier de la philosophie des « Œuvres morales ». Une banque de données pour des adeptes qui en attesteront les valeurs ou s'en feront les défenseurs enfermés dans quelques kraks plantés sur des sommets désertiques. Pour être plus précis le mot banque devrait être associé à celui de bourses (qui renferment les testicules : image de la tête de la pieuvre).

On pourrait alors légitimement s'interroger sur le caractère scientifique du carré sémiotique quand à sa capacité de déterminer un sens dans le questionnement puisque le questionnement est par essence centrifuge. En effet nous sommes ici au cœur d'une mémoire où les informations s'accumulent sans être en contact ni avec le signifiant ni avec la signification tant que le signifié n'aura pas été alerté par un signe extérieur pour mettre en action le signifiant des modifications perçues à partir de l'environnement. Il y a des fortes chances que cette approche procède alors d'une forme de magie et que celui qui manipule cette forme cognitive puisse aussi être le manipulateur de son propre entourage. Lorsque la culture ambiante est moutonnaire et enchanteresse et les flux favorables au système, les conclusions ne peuvent qu'aboutir à faire prendre position contre le signifié et la signification susceptibles de venir troubler l'endormissement. Mais dès lors que l'approvisionnement naturel des réfrigérateurs s'épuisera ou changera de cap, les moutons deviendront des loups en quête d'un chef de meute décisionnaire et arbitraire.

Tel est indéniablement et probablement inconsciemment le mode opératoire qui affecte certaines obédiences sociologiques lorsqu'elle protègent une tête molle de tentacules viriles capables par la multitude de ses ventouses de concentrer toutes les informations en son centre de trie statistique auto alimentaire. En revanche tel est bien aussi le siège de la psychanalyse, celui de l'introspection qui n'a d'autres prétentions que d'être une pratique honnête au bénéfice de l'autre faisant du financement de la thérapie un outil de celle-ci. Point de différenciation entre exploitation de la pensée triviale et introspection sociétale, portant toutes deux insérées pleinement et entièrement dans une même forme cognitive normative.

Mono polarisée au sein du triangle des cognitions la pensée triviale opère de façon cachée sur fond dichotomique au sein d'une triade obscure. Trivial (« trois voies »), le mot est emprunté par Rabelais au latin *trivialis, e*, et *trivium, ii* qui signifie « carrefour de trois chemins » mais aussi un « endroit fréquenté » (sans omettre de préciser parallèlement « un ensemble de trois sciences »). Grossière au sens rabelaisien du terme la pensée triviale est bien ce point de croisement des trois chemins et des deux sens (par manipulation de la relation et ou de l'information) qui fait du lyrisme une pirouette de sorcier blanc capable d'escamotage d'un troisième sens du mot latin, « manière dont les prostituées arpentaient lesdits carrefours », et nous faire passer, sous les apprêts d'une robe de bure, une catin pour none : « *Si je t'aime, prends garde à toi !* » Verdi en fera un opéra, « La traviata » : la « traviata », la « dévoyée », inspirée du librettiste Francesco Maria Piave par la Marguerite Gautier, de La Dame aux camélias d'Alexandre Dumas fils, elle-même tirée du personnage réel d'Alphonsine Duplessis. L'euphorie dans les larmes ou : l'atroce objet du désir, tel pourrait être la définition à donner à la pensée triviale. On comprend dès lors mieux l'impossible fonctionnement mono polarisé (fabulation) ou bipolarisé (mythe) à l'excès de nos mécanismes anthropologiques introspectifs en recherche de sens qui comme dans la machine de von Neumann ne peuvent que devenir entropique sans l'opérationnalité d'un « système de commande des relations ». Plus encore pouvons nous considérer au regard de l'Histoire comme coupables de cannibalisme ceux d'entre les « scientifiques » titrés qui au nom d'une quelconque conviction personnelle, ou par envie de paraître, voudraient faire passer pour contraire à la liberté cette réalité fonctionnelle sans plus de démonstrations contraires que celles de leurs propres explications. La pensée triviale au comble de la science narcissique. C'est afin d'éviter ces travers qu'au rouge et au bleu des couleurs de la ville de Paris, celle de échevins du Moyen Age, Lafayette ajoutera au milieu le blanc pour faire de l'union des trois les couleurs le drapeau de la France, mettant ainsi à la place qui lui revient la fonction anthropologique des pouvoir numineux. Il n'est pas ici question de transparence !

Pour évacuer les risques des dérives intellectuelles la méthode de la *casework* devrait être instamment mise en œuvre dans un nombre non négligeable de chapelles chargées des « sciences » humaines. Cette méthode a été appliquée à Londres sous le nom de « groupe de Balint » (du nom de son inventeur Michael Balint, auteur du célèbre « Le Médecin, son malade et la maladie » (Balint, 1957)) pour contribuer à la formation psychologique des travailleurs sociaux puis élargie à la formation des médecins généralistes (notamment avec la discussion de cas cliniques en groupe). Ainsi naquirent les « groupes Balint », qui, s'efforçant de rendre les praticiens plus attentifs aux relations qu'ils établissent avec leurs patients, ont permis de contrecarrer les abus de pouvoir cachés sous les titres et le verbe. Cette approche a connu un important succès, en particulier en France. Peut-être une psychanalyse dans les deux sens afin que le médecin ne soit pas lui-même un agent pathogène qui s'alimenterait des propres maux qu'il diffuserait par les mots!

*La gorgone et le veau d'or*

Les dérives que le romantisme allemand a connu dans la tentative de s'inspirer de la nature pour vouloir unifier le monde ont abouti à exclure de son champ de vision, lorsque les flux sont devenus contraires, et à évincer du corps social, tout ce qu'il ne considérait plus comme conforme à un horizon purifié. Recroquevillée sur ses derniers subsides la pensée triviale normée cherchera à consolider ses impensés par l'introjection d'un paradis artificiel en portant la vindicte de la pensée normative à l'encontre de boucs émissaires pour mieux échapper à une improbable introspection sur l'origine de ses propres maux. Sous l'effet de la masse de la température et de la pression ce qui ne se pourra être cristallisé ne devra plus être.

Méfions nous de la transparence autant que de l'obscurité, s'il existe des couleurs dans le monde ce n'est certes pas pour espérer que les couleurs ne fussent plus: ce qui est le cas du blanc et du noir qui ne sont pas des couleurs. Qui plus est de nos transparences « démocritiques ». Pour ces pensées « vert des gris » tous les génocides procèdent un jour de la sorte lorsque la gorgone sort de la grotte des fonds marins ou que Zeus envoie au firmament ceux des vivants qui perturbent son ordre. Alors peut être que consciente de tout cela l'herméneutique 'patonomique pourrait jouer le rôle qui lui revient en définitive, celui qu'occupait Junon, celui de l'alerte du système de mémoire lorsque s'accumulent trop d'informations contradictoires et qu'une unité contre commence à se constituer : transformer les oppositions en désaccords, faire passer l'inconscient au conscient afin d'éviter l'enfermement communautaire (scientifique ou trivial) qui ne peut aboutir qu'au devoir mémoriel après les massacres sans que ni victimes ni bourreaux n'aient pu dégager autre chose des cendres qu'une frontière bien incertaine entre le bien et le mal. Le Juste sait en conscience, en acceptant les honneurs, qu'il n'en sera qu'un point médian, autant qu'un bouclier, tant que de la repentance ne jaillira pas le devoir de connaissance. Celui là même qui est en mesure d'identifier à temps des causes ténues pour éviter des conséquences qui le seront moins : contraindre le passage de l'induction à la déduction.

La vérité téléologiques voire théologiques est une affaire de désaccord non celle de l'opposition. Autour du tabernacle de la divinité. La pureté est incompatible avec la sédentarité, elle ne peut se concevoir que dans la mouvement de l'Essence : ce sens qui est fait de miel, de lait et de dates dont la provenance importe moins que leur utilité dans l'itinéraire de l'humanité. Propriétés de personne ils sont fait pour être partagés. Pour être Saint un martyr ne doit jamais être suspecte de masochisme, c'est la meilleure façon d'éviter l'émergence du sadisme autour du veau d'or.

Dans la tradition postérieure et théologiquement élaborée de la Bible, Aaron, frère de Moïse, apparaît comme l'éponyme de l'important groupe sacerdotal, « les

fil d'Aaron » (Ex., (Ex., XXVIII) et comme le premier grand prêtre d'Israël (Ex., XXXIX). Dans les psaumes CXV et CXVIII, l'ensemble des prêtres est appelé « la maison d'Aaron », dont pourtant on sait comment, en l'absence trop prolongée de Moïse, il fabriqua sous la pression populaire il fabriqua un Veau d'or et un autel en son honneur (Exode, XXXII). L'Haggadah juive tardive s'efforcera de blanchir la mémoire d'Aaron en réinterprétant, en des récits populaires et légendaires que l'on repère chez Flavius Josèphe et dans les midrashim, les faits malheureux que certaines pages bibliques lui imputent. En allumant le chandelier à sept branches (Menorah décrite dans le temple de Zorobabel, Zacharie., IV, 1-14), symbole significatif d'un Dieu à sept yeux comme les 7 planètes du système solaire, Aaron signifie bien ainsi que Dieu n'est pas un cyclope mais une dynamique et qu'en l'état actuel des choses la terre est un passage obligé et que ce serait orgueil que de prétendre n'en être pas. Ce caractère de fondateur sacerdotal du personnage d'Aaron, au demeurant mystérieux historiquement, trouvera un double écho marquant quelques siècles plus tard : d'une part, dans le messianisme des qumranites (et ensuite des karaïtes), qui attendaient à la fois un Messie sacerdotal (« d'Aaron ») et un Messie royal (« d'Israël ») ; d'autre part, chez les chrétiens, qui firent d'Aaron le type même du Christ-prêtre : l'Épître aux Hébreux (V, VII et VIII) voit en lui l'image imparfaite, dans l'Ancienne Alliance, du sacerdoce que le Christ portera à sa apogée « selon l'ordre de Melchisédech » dans la Nouvelle Alliance. (André Paul).

Seule la gravitation nous fait mettre le chandelier sur un pied faisant que l'on rend grave une partie sinusoidale d'un jeu qui en l'absence de pesanteur est évolutif et constellaire. Une affaire de prosélytisme... au sens étymologique et propre du terme pour éviter d'avoir à se protéger de soi-même dans l'entropie anagogique qui ne se référerait qu'à la nature, aux vœux religieux ou à quelque posture idéologique que ce soit.

Telles sont les conséquences et la destinée de tout système dont les fondations puiseraient dans l'opposition et les subcontraires au sein d'une pensée normative univoque. Au mieux peut-il en sortir de ces exercices hasardeux quelques médications magiques dont on aura vite oublié le prix de l'expérimentation. Quoi qu'il en soit de la magie, du matérialisme scientifique ou des théologies de la libération nous devons ici bas, au contact des flux qui font de nos systèmes ce qu'ils sont, en toute modestie, ne maintenir qu'un seul culte qui soit viable, celui de l'ornithorynque, toujours préférable à celui du missing link.. Se protéger contre soi-même.

### ***Dans le monde des aveugles, les borgnes sont rois***

Si l'on dit juste que dans le monde des aveugles les borgnes sont rois et que les passions rendent aveugles, il suffit alors non de se pencher sur les manifestations

passionnelles pour les comprendre mais plutôt aller chercher l'intérêt que le roi peut tirer de l'aveuglement généralisé et consenti : au plus large voir comment réciproquement le point scotome de l'un ne peut être compensé par celui de l'autre dans une même communauté immédiate d'intérêts. Si les deux scotomes se situent au même endroit, il y a de fortes chances pour que les événements prennent d'autres significations que celles généralement envisagées par les protagonistes. Pour éviter cela il faut aller chercher au point scotome cette part d'ombre, ce scotome, cette tâche aveugle, ce qui permet à notre cerveau de convertir une géométrie bi dimensionnelle des représentations en une troisième dimension à partir desquels le sens peut être compris.

Cela revient à jouter la part de jugement « l'évaluation scientifique » qui manque à l'analyse normative triviale, au carré sémiotique clos pour éviter les dérives par rapport à la doxique car le langage n'est pas uniquement le sujet de lui-même. « Ma communauté, dit un hadith, ne tombe pas (ou ne tombera pas) d'accord sur une erreur ». Si tel n'était pas le cas et que *« si le langage soit le sujet de lui-même on pourrait légitimement se demander si le seul autre qui subsiste n'est pas l'autre de l'énonciateur, autrui, et si le contrat de véridiction n'est pas l'ultime refuge de la croyance-foi en l'immanence d'une perfection qui devrait devenir Etat : car comment un énonciateur interpréterait-il « correctement » le message de l'énonciateur, au point de mettre son faire interprétatif en conformité avec le faire persuasif du premier, si l'énonciateur n'était pas fiable, digne de confiance, et si l'énonciateur ne le croyait pas, c'est-à-dire n'avait pas foi en lui ? Avec cette question, le problème de la croyance doit sortir de la sémiotique pour entrer dans la pragmatique des actes en cohérence avec le discours seuls admissibles pour tenter d'en valider par les faits la véracité en les touchant du doigt »*, pour éviter dans le « Silence des Agneaux » le suicide de l'Histoire par la pensée magique.

Une affaire de toucher en aveugle pour saisir, lorsque le doute se fait jour, une réalité moins illusoire que celle qu'offre à la pensée qui dérape les grands espaces qui font illusion d'en être la cause.

« On surprend étrangement les aveugles quand on leur parle de théories philosophiques qui leur refusent la notion de l'étendue ou qui leur accordent une étendue toute différente de celle des clairvoyants (...) je puis certifier à partir des personnes qui les fréquentent qu'ils n'ont rien remarqué qui pût laisser supposer une différence aussi profonde entre leur mentalité et celles des autres hommes. » comme le précise Pierre Villey, aveugle lui-même, dans son ouvrage « Le monde des aveugles », collection corpus tactilis, Editions Les doigts qui rêvent (1984). Toutefois continue-t-il « la vue donne l'espace tout élaboré, tandis que le toucher fournit les éléments propres à l'élaborer ».

La complexité issue des diverses formules d'explications contraires fait adhérer la pensée triviale au mystère. Le tabou devient intouchable et malheur à celui qui s'y risquerait. Le mystère interdit le toucher et ne tolère que la vision globale totémique sous la direction du prêtre ou du chamane. De son côté, privé de la vue globale, l'aveugle pour se constituer des représentations synthétiques doit procéder par d'incessants contacts tactiles avec le monde qui l'entoure. Partir de l'analyse pour cartographier dans l'espace les éléments en un tout cohérent. La mémoire devra retenir et agglutiner ces impressions successives pour donner à l'image synthétique une clarté, une richesse, une intensité qu'il n'avait pas au premier abord. L'enveloppe que l'œil jette sur l'objet facilite l'action de l'esprit, mais ne la supprime pas pour autant. Ici s'arrête la distinction qui existe entre le monde des voyants et celui des aveugles en sorte qu'au final il n'y ait pas de différence de nature entre la représentation spatiale visuelle et la représentation spatiale tactile. En cela la vue apparaît comme un toucher perfectionné, le toucher comme une vue embryonnaire. La pensée tactile cherche à faire se connecter des éléments dans l'espace, établir des relations sans placer l'émotion comme préalable à l'investigation. Elle cherche à établir des relations, harmoniser les choses avec l'espace, préférer accorder qu'opposer. La démarche empruntée par le naturaliste Buffon.

Toute la problématique de la véridiction tient entre ces deux pôles : le « faire persuasif » du côté de l'énonciateur et « faire interprétatif » du côté de l'énonciataire. Le croire-vrai, quand il fait coïncider le second avec le premier, remplit ce qu'on peut appeler le contrat de véridiction : un signifiant anagogique (normatif) qui, pour éviter de n'être que manipulation, devra être soumis à la pensée logique de la signification et analogique du signifié. Différence notoire en véridiction et connaissance pour éviter le piège intellectuel de la tâche aveugle : en somme les situations cornéliennes issues de l'opposition : une affaire de docimologie des valeurs d'un système.

### **De l'objection à la synergie par les désaccords.**

L'objection pourrait être vue comme étant la raison d'être de la dialectique dont l'origine grecque signifie un échange de parole qui implique une méthode : la dispute, « outputer » un désaccord pour solutionner par la disputation une opposition, pratique de la cité grecque.

Tout l'art de la négociation consiste à mettre deux imaginaires (souvent deux ou plusieurs formes cognitives) en phase pour aller dans le même sens, c'est-à-dire dans le sens de l'intérêt commun à partir de flux convergents. 70 000 ans avant notre ère émerge une pensée conceptuelle : les premières formes géométriques apparaissent (une succession linéaire des losanges égaux reliés par une droite

centrale et deux parallèles aux sommets des triangles qui les forment). 35 000 ans, l'homo sapiens sapiens, capable d'anticipation et d'une pensée symbolique, mettra fin à la période néandertalienne, trop pratique et réactive. Puis le langage, de conceptuel, deviendra symbolique, capable de faire appel à l'imaginaire et d'exprimer ses désirs qui donneront naissance aux arts premiers et aux échanges géographiques par le commerce. Dès lors, résoudre un désaccord n'aura plus pour seul objet la défense d'un territoire mais celui de faire converger des intérêts au premier abord divergents. Le refus ou la peur systématique du désaccord sont caractéristiques d'une attitude visant au maintien d'une stabilité passée. Cette attitude défensive dans un environnement commercial (communicationnel, dont la signification est : « charge partagée ») est incompatible avec l'évolution lorsque le prix à payer est supérieurs aux gains espérés. C'est toute la différence qui existe entre une pensée normative et une pensée cybernétique, entre un modèle fermé et un modèle ouvert, en somme la différence entre les Néandertaliens et l'homme moderne.

### *Faire évoluer les désaccords*

Dans une négociation en face-à-face tout comme en réunion, et cela est aussi valable en famille, chacun expose ses idées. Le problème des idées vient du fait qu'elles deviendront une pensée qu'après s'être confrontées à d'autres pour espérer faire émerger une vérité momentanée dans la mesure où les principes et processus de la communication synergique sont respectés. La véridiction qui en sortira fera son œuvre quelque temps, jusqu'à ce que d'autres idées viennent perturber la pensée initiale pour lui donner une envergure nouvelle. Pour éviter le dénie, le désaccord est un point de passage obligatoires pour que toute construction humaine puisse exister.

Un accord trop spontanément acquis sur un projet sensible est souvent la conséquence de sujets tabous que l'on ne veut pas aborder, ou de totems faussement rassembleurs. Dans les deux cas il y a trafic d'influences. Le désaccord n'est pas un conflit qui aboutirait nécessairement à la rupture, c'est une situation saine qui peut évoluer de différentes manières et prendre différentes formes.

Dans une situation de négociation, deux points de vue acceptent, dans un consensus, de s'entrecroiser dans la perspective d'un enrichissement mutuel. Ce que nous appelons le marché est la suite souvent heureuse de ces désaccords consentis dans une volonté de progrès. La négociation commerciale s'intègre donc au sein d'un processus global de désaccords dont le mode agressif n'intervient que pour défendre un territoire lorsque celui-ci vient à être exposé à des risques supérieurs aux bénéfices escomptés.



Konrad Lorenz, lauréat du prix Nobel de physiologie et médecine en 1973, par ses travaux sur l'agression, a considérablement fait avancer la compréhension de ce phénomène qui apparaît dès l'instant où un territoire vient à être transgressé et où pour survivre, il importe de se défendre (Lorenz, 1977). Mais il faut à l'homme beaucoup plus qu'un territoire matériel. Nous vivons au sein d'un réseau familial, amical, professionnel, social, éthique, culturel, religieux. Le matériel et l'immatériel s'enchevêtrent en mêlant le rationnel, le conceptuel et le symbolique. L'ensemble ainsi tissé constitue notre domaine d'intégrité, territoire où s'exercent les modalités d'expression d'une probité : forme anagogique triviale (normative), à l'extrême autistique. Ces domaines trouvent leurs manifestations dans la façon de vivre, la perception de l'avenir, la culture, la position sociale, le pouvoir. Tenter d'investir ce que l'autre considère comme son domaine constitue *de facto* une atteinte à son intégrité quelque soit l'objet de l'intention première. Méfiance, sentiment d'instrumentalisation, régression et violence peuvent s'en suivre.

Il y a dans cette violence deux éléments dont l'un est aisément identifiable, les manifestations de la force physique et l'autre moins visible qui est une tentative d'atteinte à la norme contraire. On pourrait ici prendre à notre compte la définition qu'en donne Y. Michaud, dans « Violence et politique » : « Il y a violence quand, dans une situation d'interaction [entre territoires], un ou plusieurs acteurs agissent de manière directe ou indirecte, en une fois ou progressivement, en portant atteinte à un ou plusieurs autres à des degrés variables soit dans leur intégrité physique, soit dans leur intégrité morale, soit dans leurs possessions, soit dans leurs participations symboliques et culturelles. » (Michaud, 1978, p.32)

Passer de l'affrontement, de l'opposition entre contraires, à la confrontation par le désaccord induit une volonté de rapprochement.

Non formé, comme il est parfois écrit à partir du latin *ad* (qui signifie avec, qui marque la direction vers un objet, puis l'arrivée auprès de cet objet, enfin la proximité) mais de *ac* l'admission, *ac* (et même, et cependant...) le terme *acculturation* a pourtant été proposé sous cette dénomination dès 1880 par les anthropologues nord-américains. C'est donc sémantiquement à juste titre que les Anglais lui préférèrent celui de *cultural change* (moins chargé de valeurs ethnocentriques liées à la colonisation (Malinowski, 1941), les Espagnols celui de *transculturation* (Ortiz, 1984), et les Français l'expression d'*interpénétration* des civilisations. Mais le vocable nord-américain finit par s'imposer au point de créer une ambiguïté linguistique convenue. Par soucis de cohérence nous remplacerons le terme impropre d'*acculturation* par celui d'*adculturation* indicateur d'une volonté de rapprochement.

Ainsi, selon le degré d'échelle, selon la plus ou moins grande importance que les protagonistes manifesteront à l'égard de l'intégrité et, ou, de l'adculturation

(volonté de rapprochement en fonction des pertes acceptables par rapport aux gains espérés) varieront les formes d'évolutions possibles d'un désaccord susceptibles d'apparaître à partir de perception différentes sur :

- les *faits* : chacun avec sa subjectivité perçoit une réalité de façons différentes ;
- les *causes* : on est d'accord sur les phénomènes observés, mais les vues sont divergentes sur leurs origines ;
- le *but* : il s'agit de l'aboutissement à long terme. Nous avons dans nos buts une part inavouée, inconsciente ou cachée.
- les *objectifs* : l'objectif de l'un ne correspond pas à court terme à celui de l'autre;
- les *moyens* : on est d'accord sur le but, sur l'objectif mais pas sur les modalités pour y parvenir ;
- la *valeur* : les critères d'appréciation ont des fondements différents.
- la *méthode* : les axes cognitifs permettant d'aborder au mieux une problématique.

Cependant, pour assurer une issue la plus positive possible, il faut vouloir progresser de concert dans :

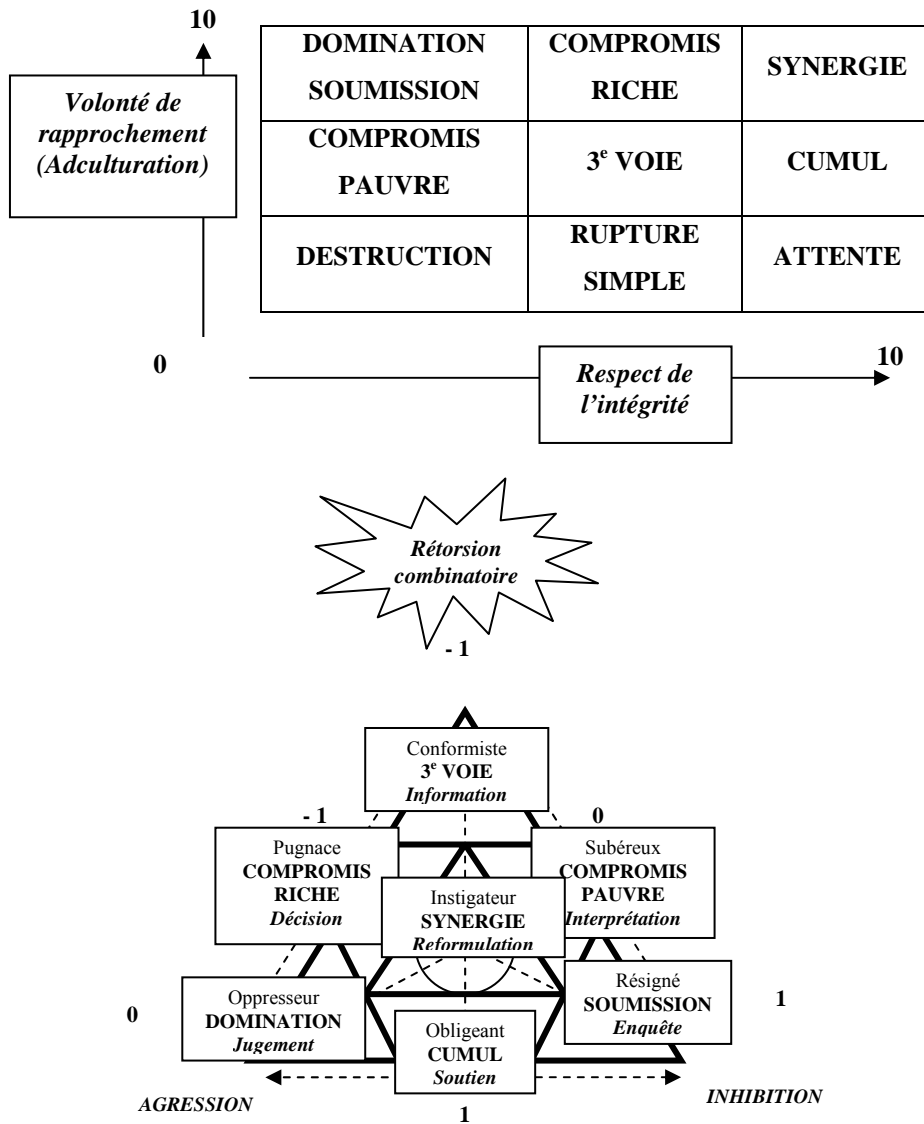
- le respect de l'intégrité de chacun (commande d'information)
- la volonté de rapprochement (commande de relation)

L'un sans l'autre est insuffisant et conduit à des situations non pérennes. Le type d'évolution d'un désaccord dépend de l'importance plus ou moins grande donnée à chacune de ces deux variables (intégrité et rapprochement). Les variations à l'intérieur de ces deux paramètres détermineront les issues possibles dans le cadre de la triangulation *agression-inhibition-fuite* selon le tableau suivant :

<b>Nature de l'évolution</b>	<b>Définitions</b>	<b>Conséquences</b>
<b><i>Domination</i></b>	L'un des deux protagonistes impose sa solution à l'autre qui la subit.	Rassure le soumis qui se sent protégé mais déresponsabilisé.
<b><i>Soumission</i></b>	L'un des deux protagonistes accepte la prépondérance de l'autre.	Si ces situations deviennent répétitives, il y a affaiblissement progressif du processus de défense.
<b><i>Compromis riche</i></b>	La solution est établie à partir du maximum des points convergents.	Voie incertaine et coûteuse, elle maintient le lien tout en étant susceptible de s'orienter vers la synergie.

<i>Synergie</i>	La solution est innovante, issue d'une recherche de la part d'originalité résidant dans toutes pensées contraires et fécondables.	Amélioration dans le sens du mouvement de l'évolution et du changement. Renforcement durable des liens : chacun y trouve son intérêt.
<i>Compromis pauvre</i>	La solution est établie à partir du minimum de points d'accord, les moins coûteux.	Ne donne satisfaction à personne mais maintient momentanément le lien et l'activité.
<i>Troisième voie</i>	On s'oriente vers autre chose pour fuir les risques d'une solution plus complexe.	On risque d'abandonner des idées intéressantes.
<i>Cumul</i>	On réalise l'une et l'autre des solutions dans leur intégralité, afin de préserver l'intégrité de chacun pour maintenir le lien et les rapports de force.	Ne mécontente personne mais ne résout pas le problème de fond, conduit à la réunionite et à des groupes de pilotage parfois incertains.
<i>Destruction</i>	On veut tout effacer. C'est la guerre, les coups bas, la désinformation le dénigrement, les stratégies saumâtres.	Victoire à la Pyrrhus. Tout le monde s'appauvrit, s'épuise, se fatigue et perd de vue l'essentiel. On navigue à contre-courant.
<i>Rupture</i>	Séparation de deux protagonistes qui font un constat tacite d'infaisabilité, sans volonté de nuire.	Utile lorsque toutes les solutions recherchées ne peuvent aboutir, afin d'éviter des investissements plus coûteux.
<i>Attente</i>	On admet qu'un délai de réflexion permettra de faire le point dans l'apaisement.	Calme les tensions, tranquillise, permet l'émergence d'idées nouvelles.

Le tableau suivant permet de situer les différentes évolutions possibles d'un désaccord comme présentées sous les deux formes schématiques suivantes que l'on peut mettre en rapport avec des attitudes communicationnelles physiques et verbales:



Disons en conclusion que la forme trifonctionnelle anthropologique constitue le cadre d'exercice de champ de forces qui assigne à chaque pôle la fonction de constituer des zones inter agissantes vers son barycentre et qui fixent ce point d'adaptation dynamique aux flux qui traversent le système par des propriété

distinctes associées à des espaces cognitifs. Il faut en cela considérer les formes communicantes comme étant nues par une forme molaire constante comme l'est un mole, cette construction qui protège un port de l'entrée des vagues... mais pas de l'eau. Cette cohérence unificatrice intérieure est garante de la pérennité d'un système de communication ainsi que de lui permettre d'exploiter au mieux et avec le moins d'efforts possibles les flux les plus aisément captables et utiles, le cas échéant avec un autre système. Ces interactions lorsque qu'elles deviennent de plus en plus opérationnelles dans la connaissance et la maîtrise les flux extérieurs vont croissantes. Mais lorsque les flux d'approvisionnement viennent à dépérir, passé un certain seuil d'acceptabilité, le système redistribuera sa forme dans un ordre qualitativement différent qui pourtant et quoi qu'il en soit ne sera qu'une extension de cette loi immanente trifonctionnelle. Merleau-Ponty, dans la structure du comportement précise : « Nous sommes obligés d'introduire, dans notre monde physique des totalités partielles sans lesquelles il n'y aurait pas de lois et c'est ce que nous entendons par forme. Le jeu combiné des lois pourra retirer l'existence aux structures qui s'étaient stabilisées et en faire apparaître d'autres dont les propriétés ne sont pas prévisibles. Il y a donc un cours des choses qui porte les lois et ne peut être résolu définitivement en elles. Traiter le monde physique comme un entrecroisement de séries causales linéaires ou chacune garde son individualité, comme un monde qui ne se dure pas, c'est une extrapolation illégitime, il faut relier la science à une histoire de l'univers ou le développement est discontinu. Si l'on considère comme une forme l'état de distribution équilibrée et l'entropie maxima vers lequel tendent les énergies à l'œuvre dans un système selon le second principe de la thermodynamique, on peut présumer que la notion de forme sera présente en physique partout où l'on assigne aux événements naturels une direction historique» (Merleau-Ponty, 1990, p.138-139). C'est la perte de la direction historique et anthropologique qui fait contresens.

### **Bibliographie**

- BALINT M., 1957, *The Doctor, His Patient and Illness*, London, Pitman Publishing Co.
- BLANCHE R., 1966, *Structures intellectuelles*, Paris, Virin.
- GRANGER G.-G., 1960, *Pensée formelle et sciences de l'homme*, Paris, Aubier.
- LORENZ K., 1977, *L'Agression, une histoire naturelle du mal*, Paris, Flammarion.
- MALINOWSKI B., 1941, *Les dynamiques de l'évolution culturelle*, Paris, Payot.
- MERLEAU-PONTY M., 1990, *La structure du comportement*, Paris, PUF.
- MICHAUD Y., 1978, *Violence et politique*, Paris, Gallimard.
- ORTIZ F., 1984, *La clave xilofonica*, Letras cubanas.
- SAINT AUGUSTIN, 1994, *La Cité de Dieu*, Livre XIV, Nouvelle Bibliothèque Augustinienne, 4, 1, Institut d'études augustiniennes.